

vres. Nous demeurions à Deerlyk, et vivions contents de notre sort. Mon mari était tisserand, et, outre cela, il jouait du violon dans les fêtes et les kermesses. Si nous n'avions rien de trop, nous gagnions du moins honnêtement notre pain. C'est alors que la récolte des pommes de terre a complètement manqué, et que la tissanderie a chômé partout en Flandre, de sorte qu'il était devenu impossible de trouver de l'ouvrage nulle part. En quelques mois toutes les épargnes étaient dépensées, et des milliers de gens affamés erraient à la ronde sans que les bourgeois ou les communes pussent rien faire pour leur venir en aide. A Deerlyk et dans les environs régnait partout la plus profonde misère, et les plus pauvres étaient forcés de chercher du secours ailleurs, s'ils ne voulaient pas mourir de faim. C'est ainsi que je partis aussi avec mon mari et mes enfants, il espérait recevoir quelque aumône dans les villes environnantes en jouant du violon ; mais les villes et les villages ne pouvaient pas secourir leurs propres pauvres, et chassaient tous les mendiants étrangers, ou du moins leur refusaient toute assistance. Ça et là néanmoins, chez quelque fermier compatissant, on nous donnait un morceau de pain. Nous avons erré ainsi et souffert de la faim pendant six semaines, couchant dans une grange ou dans une écurie, souvent gelés jusqu'aux os... Mon pauvre homme est tombé malade de misère et de chagrin. Dieu l'a rappelé à lui. Il est couché dans le cimetière de Papignies dans le pays Wallon. Il y a six jours de cela ; il m'a fallu renfoncer mes larmes dans mon cœur brisé afin de chercher ailleurs du secours pour mes enfants. C'est ainsi que je me rapprochai peu à peu de Bruxelles, avec l'espoir que dans cette riche et grande ville je pourrais trouver assistance pour une pauvre mère presque mourante ! mais on ma chassée et repoussée jusque sur la chaussée de Ninove... Épuisée, je me suis assise par terre. J'espérais que le repos me rendrait assez de forces pour chercher quelque part un abri sous un hangar ou quelque meule de grains, lors qu'enfin le bon Dieu m'envoya un ange, pour sauver mes enfants, pour les préserver de la mort, peut-être. Cet ange, madame, c'est votre fils. Soyez certaine qu'à mon lit de mort je prononcerai encore son nom béni avec la dernière prière que j'enverrai au ciel.

Durant ce récit, la pauvre femme avait plus d'une fois essuyé les pleurs qui coulaient de ses yeux ; aussi Victor et sa mère étaient-ils profondément émus. Le jeune homme se mit à parler tout haut pour combattre l'émotion qui le gagnait, en jetant à ses hôtes des paroles encourageantes.

Lorsque madame Leemans demanda à la pau-

vre femme où elle comptait se rendre le lendemain, et si elle avait quelques parents ou amis dont elle pût réclamer l'assistance, celle-ci lui répondit qu'elle avait un frère, premier violon à l'orchestre du grand théâtre de Lille. Il ne laisserait probablement pas sa sœur dans le besoin, mais Lille, c'était si loin ! et faire ce trajet à pied avec ses enfants, c'était chose presque impossible.

—Mère, ne savez-vous pas ce que peut coûter le voyage en troisième classe d'ici jusqu'à Lille par le chemin de fer ? demanda Victor.

—Non, mon fils ; mais ce doit être assez cher.

—Il n'y faut pas songer, répliqua la veuve avec un soupir. Pour nous trois, douze francs au moins.

—Hum ! douze francs ! répéta Victor à voix basse en secouant la tête. C'est égal, vous irez demain à Lille par le chemin de fer.

—Que veux-tu faire ? demanda sa mère étonnée. Où crois-tu trouver ces douze francs ?

—Et ma tirelire ?...

—Ah oui ! je suis curieuse de la voir... si tu y trouves encore la moitié de douze francs, ce sera, je crois, bien heureux.

—Laissez-moi faire, mère, c'est mon affaire. Je vais à neuf heures à notre société de gymnastique. J'y compte des amis qui ont aussi un bon cœur, et dont la bourse est mieux garnie que la mienne. Qui sait si je ne reviendrai pas ce soir avec le prix du voyage, et même une petite poire pour la soif par dessus le marché. Ah ! tenez, mère, je suis si heureux qu'il me prend des envies de danser avec cette jolie petite Micke.

Mais Micke ne l'entendait plus ; l'enfant, apesantie par la nourriture fortifiante, par la chaleur du poêle et par la fatigue, s'était tout doucement endormie, tenant sur ses genoux une poupée que la jeune Claire lui avait donnée.

Le petit garçon dormait également.

—Madame, dit la veuve, si monsieur votre fils voulait avoir la bonté de nous conduire à l'auberge ? Nous sommes harassés de fatigue et nous aspirons après un peu de repos.

—Certainement, certainement, répondit Victor. Venez avec moi... Eh ! Micke Corebloem, réveillez-vous ; il est temps d'aller dormir dans un bon lit bien chaud.

L'enfant sauta de sa chaise en souriant et prit la main de Victor, prête à le suivre.

Ils étaient déjà tous près de la porte, lorsque madame Leemans les retint tout à coup et dit, après un instant de réflexion :

—Attendez un moment ! Aller coucher à l'auberge ! Qui sait quels lits on vous donnera ? Peut-être fait-il bien froid dans une chambre ou on n'allume jamais de feu... si seulement mon